

L'éducation à l'heure de l'Anthropocène

Renaud Hétier, Nathanaël Wallenhorst

DANS **ÉTUDES 2021/3 Mars**, PAGES 63 À 73
ÉDITIONS S.E.R.

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4280.0063

Article disponible en ligne à l'adresse
<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2021-3-page-63?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'ÉDUCATION À L'HEURE DE L'ANTHROPOCÈNE

Renaud HÉTIER et Nathanaël WALLENHORST

L'Anthropocène est sans conteste le mot du XXI^e siècle. C'est le nom de la nouvelle époque géologique dans laquelle nous sommes, compte tenu de l'impact des humains sur le « système Terre ». Pour imager simplement la complexité de cette nouvelle époque géologique, il est possible de dire que l'Anthropocène est un feu. Cet article explore ensuite un contre-feu, en proposant un style d'éducation à la hauteur des défis de l'Anthropocène.

L'Anthropocène est aussi simple que complexe. Ce qui est simple : nous avons modifié la trajectoire du « système Terre ». Du point de vue de l'aventure de la vie dans son ensemble, pas de panique, le tissu vivant est solidaire, résilient et créatif. Bien que rudement atteint, il parviendra à traverser les soubresauts de l'Anthropocène : il en a connu d'autres. Mais savoir que ce miracle de la puissance du vivant demeurera, même si l'aventure humaine disparaît, n'est pas une source de réconfort suffisant.

L'Anthropocène est également complexe. Il est au croisement de nombreuses disciplines scientifiques : géologie et stratigraphie, paléontologie, géographie, biochimie et géochimie, anthropologie, sciences sociales et politiques... La Terre et sa biosphère sont sorties des fourchettes de variation dans lesquelles elles étaient jusqu'à présent (climatiques, de constitution chimique de l'atmosphère et des océans, d'extinction des espèces animales et végétales, etc.) et qui ont permis à la vie humaine en société d'être possible. Les débats sont innombrables et ont lieu dans les plus grandes revues scientifiques internationales (au premier rang desquelles les fameuses *Science* et *Nature*). Mais que les choses soient claires : au cours de ces débats,

personne ne remet en question l'altération du système Terre par les humains. Les débats portent sur la date d'entrée dans cette nouvelle époque géologique, l'ampleur de cette altération, le taux d'extinction des espèces vivantes, les différents types de projections pour les décennies à venir.

L'Anthropocène, un feu géologique et écologique

Il est indéniable que, depuis deux bonnes années, nous entendons enfin parler de la gravité de la situation environnementale. Si cette question est de plus en plus saisie par les citoyens et les journalistes, ce n'est pas parce que nous avons affaire à une question à la mode, c'est parce que les données scientifiques portant sur la façon dont nous avons altéré l'espace qui nous a vus naître sont manifestes et saisissantes. Les articles géoscientifiques de l'Anthropocène ne sont pas parfaits et sont soumis au débat ; mais, parce qu'ils concernent l'aventure humaine dans son ensemble, ils mériteraient amplement de faire partie du patrimoine mondial de l'Unesco. Chaque citoyen de notre Terre devrait, au cours de sa scolarité, travailler ces articles de façon approfondie. Ils sont clairs, rédigés dans un anglais simple et scientifiquement accessible à tout lycéen, écrits en moyenne par une dizaine de chercheurs et plusieurs fois relus avant d'être publiés dans les meilleures revues scientifiques mondiales.

Nous proposons ici de nous arrêter sur l'un d'entre eux – un parmi d'autres ! –, « Les trajectoires du système Terre dans l'Anthropocène » publié en 2018 dans la revue scientifique américaine PNAS par seize chercheurs de différents horizons disciplinaires dont le chimiste américain Will Steffen, l'environnementaliste suédois Johan Rockström, l'océanographe britannique Colin Summerhayes, le biologiste américain Anthony Barnosky et le physicien allemand Hans Joachim Schellnhuber, qui font partie des scientifiques les plus reconnus au monde pour leurs travaux. Dans cet article, les auteurs étudient ce que nous pouvons considérer comme le risque majeur auquel il nous faut désormais faire face : la possibilité qu'un ensemble de réactions en chaîne poussent le système Terre vers le franchissement d'un seuil qui entraverait la stabilisation du climat à des températures compatibles avec la vie humaine en société. Que se passerait-il alors, même si nous arrêtiions d'émettre des gaz à effet de serre ? Notre pla-

nète, dans son ensemble, deviendrait une serre, ce que ces chercheurs appellent une « Terre serre » ou « planète étuve ». En somme, un ensemble de réactions en chaîne risqueraient de transformer, de façon durable, notre Terre en étuve. Que les choses soient claires : ces chercheurs ont entre 55 et 70 ans en moyenne et s'appuient sur des méthodologies scientifiques précises, soumises à diverses procédures de vérification des résultats avancés. Nous n'avons pas affaire à une bande d'adolescents en mal de provocations.

Aujourd'hui, nous considérons que la température à la surface de la Terre est d'environ +1,1 °C par rapport à celle de ce qu'on appelle la « période préindustrielle » (cette période de référence va de 1850 à 1900). Le danger qui nous guette serait que nous nous disions qu'il nous reste encore du temps pour limiter le réchauffement climatique, et c'est derrière ce mensonge que se réfugient presque tous les responsables politiques contemporains. Or rien n'est plus faux. Compte tenu de l'inertie du système climatique, les émissions de gaz à effet de serre des quarante dernières années vont générer mécaniquement un réchauffement d'au moins +0,5 °C d'ici quelques décennies (par exemple, le permafrost ou les glaciers n'ont pas terminé de dégeler et de libérer le méthane et le CO₂ qu'ils gardaient au frais, qui vont alors augmenter dans les années à venir le réchauffement climatique). Aujourd'hui, nous vivons avec un climat qui est la résultante des gaz émis dans l'atmosphère jusqu'aux années 1980 environ.

L'article de Steffen et de ses collègues démontre l'existence d'un seuil dans le fonctionnement du système Terre, situé à une augmentation du réchauffement climatique d'environ +2 °C par rapport à 1900. Mais, lorsque nous évoquons que le seuil est à +2 °C, ce qui est fondamental d'avoir à l'esprit est qu'aujourd'hui nous ne sommes pas à +1,1 °C, mais à environ +1,1 °C + 0,5 °C, soit +1,6 °C. Le franchissement des +2 °C est un seuil critique au-delà duquel un ensemble d'effets d'emballage deviendront irréversibles et dont le niveau de stabilisation pourrait être ensuite de +5 °C. Franchir le seuil de +2 °C signifie nous retrouver inexorablement à +5 °C, compte tenu de rétroactions biogéochimiques intrinsèques au fonctionnement du système Terre (c'est-à-dire sur lesquelles les humains n'ont pas la main, même s'ils réorientent leurs activités). Alors que nous ne sommes qu'à +1,1 °C par rapport à 1900, nous sommes tout proches des +5 °C (disons 0,4 °C environ)... Voilà, en substance, ce que s'éventuent à nous dire les scientifiques et qui génère, dès lors qu'on a accès

à cette information, une profonde inquiétude. Le slogan militant « Nous n'avons plus que dix ans pour sauver la planète » est donc scientifiquement fondé (mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il s'agit de sauver l'aventure humaine davantage encore que la planète).

Quel effet aurait une augmentation de 5 °C sur l'organisation des sociétés humaines ? C'est très simple : aucun des fonctionnements connus actuellement ne pourrait demeurer. Les vagues de chaleur en France s'élèveraient bien au-delà des 55 °C (une étude prospective montre qu'avec +3,7 °C de réchauffement climatique, nous atteindrions des pics de chaleur mortels de 55 °C dans l'Est de la France). Il n'y aurait plus de terres agricoles en France. La

France, qui se pense actuellement protégée, compte tenu de sa relative autonomie alimentaire actuelle, ne le serait plus. Quelle génération verrait cela se produire ? Amis lecteurs d'*Études*, si vous avez 50 ans, ce sont vos enfants et futurs petits-enfants qui seront concernés

Parmi les effets spectaculaires d'un franchissement du seuil de +2 °C, nous pouvons relever la transformation de la forêt amazonienne en savane, générant ensuite en retour une accélération du réchauffement climatique (que la forêt amazonienne atténue actuellement) ; la diminution de la photosynthèse des plantes en raison de la chaleur (générant en retour une augmentation du taux de CO₂ dans l'atmosphère, augmentant la température) ; ou encore l'augmentation de la respiration microbienne des sols libérant davantage de CO₂ dans l'atmosphère. Cela signifie que nos principaux alliés dans la captation du CO₂ produit par les activités humaines, à savoir nos sols végétalisés, pourraient d'ici quelques décennies participer à leur tour au renvoi de CO₂. Le franchissement du seuil des +2 °C générera une augmentation de la destruction des écosystèmes qui, parce qu'ils deviendraient moins complexes, seraient moins résilients au réchauffement climatique et s'effondreraient plus vite encore. Il existe un ensemble de bascules en cascade que ces chercheurs ont cartographié, permettant d'identifier combien ce qui a lieu à un endroit de la planète génère des effets à un autre endroit, qui produit alors des effets sur des écosystèmes pourtant éloignés de plusieurs milliers de kilomètres. Ce qui est au fondement de nos civilisations – la maîtrise des

« Amis lecteurs d'*Études*,
si vous avez 50 ans, ce sont
vos enfants et futurs petits-enfants
qui seront concernés »

écosystèmes et la gestion des surplus agricoles – est en train d'être sérieusement affecté.

Les auteurs proposent une image suggestive : lorsqu'une boule est en haut d'une colline, nous n'avons besoin que de très peu d'énergie pour la faire dévaler cette colline. Aujourd'hui, le système Terre est en haut de la colline. Un petit coup de pied au derrière et il dévale la pente, c'est-à-dire qu'il quitte l'orbite de variations au sein desquelles la vie humaine en société a été possible ces derniers millénaires. Pour faire remonter la boule en haut de la colline, alors il faudra beaucoup d'énergie et cela prendra plusieurs millions d'années.

Oui, l'Anthropocène est un feu sur la Terre. Et il est déjà là, même avec notre petit +1,1 °C. Il est celui qui a grillé sur place ces vignes de l'Aude, le 28 juin 2019. Il est aussi ce feu qui a transformé des terres agricoles en zones désertiques dans de nombreuses régions d'Afrique, poussant des millions de personnes à traverser la Méditerranée sur des radeaux ou dans des cales de paquebots. Il est encore ce feu qui a tué des cheptels entiers en Asie du Sud-Est, en raison d'un air chaud et humide, proprement irrespirable. L'Anthropocène est le feu du réchauffement climatique dont le premier drame est qu'il vient éteindre des milliers d'espèces animales et végétales ou réduire leur zone d'habitat. Biodiversité et climat étant directement liés l'un à l'autre, le drame de la disparition de la biodiversité est, en retour, celui de la participation au réchauffement climatique. Le feu appelle le feu. L'incendie a pris.

L'éducation comme contre-feu politique

Peut-on passer du feu de l'Anthropocène au contre-feu éducatif ? Et, précisément, peut-on raviver la flamme éducative au point qu'elle déborde l'incendie du monde ? Cela pose d'abord la question du sens même de l'éducation. Soyons directs : l'éducation a-t-elle même encore une quelconque pertinence si nous sommes au bord du gouffre, si nos enfants ont plus besoin d'apprendre à survivre qu'à vivre, s'ils doivent même se préparer à mourir prématurément ? Nous retrouverions là une condition existentielle que nous pensions avoir dépassée, quand de nombreux enfants mouraient en bas âge. C'est ce qui avait fait dire à Jean-Jacques Rousseau : « Aussitôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent » (*Emile ou de l'éducation*, 1966,

p. 92). L'heure n'est-elle pas, loin des contraintes éducatives, qu'elles soient scolaires ou familiales, à une grande libération, par laquelle les enfants jouiraient du peu de temps qu'ils auront à vivre, plutôt que de peiner à préparer un avenir qui va se refuser à eux ? Nous nous arrêtons ici : si nous prévoyons le pire, c'est encore pour le prévenir. L'éducation relève d'un fond d'espérance qui est une sorte de devoir moral : cesser d'espérer, c'est se priver des moyens d'agir et se détourner de la responsabilité que nous avons encore de faire que les choses soient moins graves que prévu.

Mais, aussitôt, une question qui pourrait paraître secondaire s'impose pourtant : pour une éducation dans des conditions si difficiles, ne faudrait-il pas des éducateurs (parents et professionnels)

d'exception ? Qu'est-ce qu'un adulte banalement consommateur, comme tant d'autres, pourrait bien avoir à apprendre à des

“ Il faut que ces éducateurs soient des guides plutôt que des « maîtres » ”

enfants à propos de l'avenir de la planète ? D'autant plus que nous n'en sommes plus à l'époque de l'autorité et du savoir descendant, où il importait peu que les discours soient détachés de l'action. Les enfants sont sur les réseaux sociaux, ils sont informés, ils sont habitués à des relations d'égalité : comment pourraient-ils suivre des adultes qui peuvent être perçus comme responsables d'une dégradation qu'ils ne vont pas assumer (s'échappant dans leur mort naturelle après une vie de jouissance, sans jamais rendre de comptes) ? Indéniablement, il faut que ces éducateurs soient des guides plutôt que des « maîtres »... et peut-être qu'ils acceptent, devant le constat du désastre auquel ils contribuent, de se laisser guider à leur tour... (Nous y reviendrons.)

Pour le coup, il s'agit d'aller au bout de la radicalité nécessaire : quand tout brûle, seules les racines, sous terre, peuvent conserver sa chance à la vie. Il faut donc passer l'éducation sous le feu... de la critique. Cette éducation, vantée depuis les Lumières comme émancipatrice, n'a manifestement pas tenu ses promesses. Certes, elle a permis la mise à distance de bien des superstitions, d'une certaine crédulité, de certaines ignorances. Mais, en même temps, elle a largement accompagné l'épanouissement d'une économie capitaliste dévastatrice, basée sur l'exploitation illimitée des ressources tant naturelles qu'humaines. L'apprentissage de la discipline et de l'obéissance, qui a tant servi pour la servitude industrielle, puis pour la boucherie de la Grande Guerre, ne peut plus aucunement être de mise. Mais l'actuelle

concentration sur l'autonomie de l'individu, qui coïncide étrangement avec l'attente de salariés disponibles, mobiles, adaptables, autodisciplinés et produisant eux-mêmes l'épuisement de leurs forces par le néolibéralisme, ne vaut pas mieux. Être radical, c'est alors résister farouchement à ces valeurs déviées qui ont séparé les humains d'eux-mêmes, du monde (et notamment de la nature) et des autres humains. La priorité absolue est de travailler sur le lien, sur la solidarité, sur l'interdépendance, non pour en faire des leçons abstraites ou des leçons de morale, mais pour les vivre dans tous les aspects de l'éducation, de la scolarité. Apprendre ensemble, apprendre les uns des autres (les autres étant aussi tous les autres vivants, et le monde lui-même) doit être le *leitmotiv* qui l'emporte sur toute autre préoccupation (telle que la réussite individuelle).

“Qui peut encore assumer de se « priver » ?”

Le défi de restaurer un autre désir

Indéniablement, il faut se restreindre, diminuer notre consommation, nous limiter, avancer vers une forme de sobriété, voire de « pauvreté » consentie, vers une décroissance, pour ne pas épuiser complètement le monde. Mais, soyons là aussi radicaux : une telle perspective est-elle humainement plus supportable que l'idée même de mourir ? Qui peut encore assumer de se « priver » ? Après tout, on le voit déjà dans le comportement de toutes les personnes dépendantes d'une addiction ou, plus nombreuses encore, les personnes en surpoids : le souci de vivre aussi longtemps que possible et en bonne santé ne fait pas... le poids face à la tentation d'une jouissance immédiate. D'aucuns parlent même, dans la veine de Freud et du concept de pulsion de mort, d'une aspiration de l'humanité à s'anéantir. Comment faire que des limites soient donc intégrées sans que la tentation de la transgression, sans cesse reflétée par la société de consommation, n'emporte tout sur son passage ? Il y a, contre l'inflation des besoins (car nos envies sont bien vécues comme des besoins), à restaurer un *autre* désir ou le désir d'*autre chose*, qui ne soit plus chevillé à des objets et des expériences essentiellement matérielles.

Sans désir suffisamment fort, nous y reviendrons, le risque de la tentation et de la transgression, qui est déjà au cœur de l'enfance, et

qui se prolonge dans l’infantilisation courante de la vie adulte par la société de consommation, restera puissant. Alors se profile un autre risque : celui qui, devant l’impossibilité des individus à se contenir eux-mêmes, aboutit à l’établissement de gouvernements (ou d’autres forces parallèles) autoritaires et violents. C’est un scénario à la *Handmaid’s tale* (la série *La servante écarlate*) qui peut se profiler. Cela doit nous intéresser particulièrement dans une perspective éducative, car renaissent régulièrement des velléités d’autoritarisme en ce domaine. Pourquoi, en effet, ne pas éteindre l’incendie dès les premières étincelles ? Dès la petite enfance, quand apparaît, notamment, la gourmandise, qui va ensuite pouvoir se transformer, le cas échéant, en avidité générale, en recherche de jouissance. La psychanalyse pose bien ce constat que c’est, dès le début de notre histoire, que nous sommes exposés à la jouissance, par nature illimitée. Pourtant, comme l’a magistralement montré Alice Miller, une éducation trop contraignante produit des effets catastrophiques (comme le nazisme). Par l’autoritarisme, nous ne risquons pas seulement de perdre nos libertés, nous risquons peut-être plus encore de produire des effets contre-productifs, quelque chose comme un déroulement général, une précipitation de la destruction.

Il nous semble pourtant qu’un discernement, intellectuellement nécessaire, est possible historiquement. Nous ne croyons pas que l’humain soit incapable d’intérioriser un sens de la limite sans perdre tout désir. D’autres époques l’ont montré, d’autres peuples (comme les peuples premiers) nous le montrent. L’Anthropocène, c’est *grosso modo* un Capitalocène. Il y a cinq siècles, a commencé une exploitation systématique des ressources de la Terre et des forces humaines. C’est alors que l’humanité s’est exorbitée, dans la violence (expropriation, esclavage, exploitation, etc.) et dans les promesses d’une jouissance de quelques-uns, devenue il y a quelques dizaines d’années une promesse « pour tous », *via* la consommation. Il s’agit donc d’opérer sur les ressorts de ce système économique, et ce, dès l’enfance. Cela suppose indéniablement un véritable travail de retrait, une protection de l’enfance à nouveaux frais. On sait que les écrans ne sont pas recommandés avant un certain âge. Mais il faut aller au-delà : la publicité, par exemple, n’est pas moins obscène que la pornographie, elle devrait être interdite aux heures et sur les supports accessibles aux enfants. Les smartphones, autre exemple, devraient de même être interdits avant seize ans (ils sont le cheval de Troie du mimétisme consumériste ambiant).

Mais nous voilà devant des interdits ! Comme ne cesse de le souligner Jean-Pierre Lebrun, cela est devenu inaudible, impensable, notamment par des parents totalement voués au « bien-être » de leur enfant, à la satisfaction de ses « besoins », pour, croient-ils, en être davantage aimés. Faudrait-il (seulement) « éteindre » le désir dès l'enfance, par une forme de quiétisme qui, en appauvrissant le milieu de l'enfant, ferait de lui quelqu'un de sobre, voire de spartiate ? Notre pari est tout inverse : il s'agit de libérer l'enfant de la multiplication des besoins qui l'aliènent. Entendons bien : il ne s'agit pas de mettre en cause les besoins de base, qui sont généralement bien assurés dans les pays développés (alimentation, santé, sécurité, scolarité, etc.), mais tous les besoins que fait naître la société de consommation (telle marque de vêtements, tel équipement numérique, tel voyage, etc.). Et, contre ces besoins qui sont bien vécus comme tels (et donc avec lesquels il est difficile de prendre de la distance), nous plaidons pour une libération du désir. Un désir libre, un désir qui, par sa nature même, est toujours « manquant » (il s'éprouve comme n'ayant pas tout et ne pouvant pas tout avoir). Et ce désir, pour qu'il ne soit pas détourné en « besoins » par la société de consommation, doit être enraciné profondément dans le monde (l'être du monde), dans la vie, dans la nature. La vie est là, tout autour de nous, et nous devons apprendre à nous y relier et à faire l'expérience d'une joie gratuite.

« Il s'agit de libérer l'enfant de la multiplication des besoins qui l'aliènent »

Pour une éducation d'urgence

Que faire, donc, aussi concrètement que possible, pour tout à la fois rapidement donner à nos enfants les moyens d'une lutte incontournable et ceux d'un autre rapport au monde ? Il semble que, tout d'abord, nous soyons loin du compte en matière d'information et de sensibilisation, malgré la médiatisation des thèmes de l'Anthropocène et des effondrements. Il est alors important que, dès le collège, ces thèmes soient travaillés, documentés, débattus. Un premier obstacle mérite d'être relevé : les adolescents, en particulier, adonnés aux réseaux sociaux, sont volontiers dans une forme de résistance à l'information et aux institutions consacrées, quand ils ne versent

pas dans le conspirationnisme. Le travail de documentation doit, pour cette raison, être fait avec les élèves, et en partie par eux, de façon à travailler concomitamment sur les contenus et sur les sources. Un deuxième obstacle est celui, parallèle, de l'autorité du savoir et de ses représentants. Les thèmes abordés, étayés par une documentation, doivent donc faire l'objet de débats. Non pas pour que chacun s'exprime seulement (et vaguement) mais, bien appuyé sur des sources, puisse faire le lien entre ce que les scientifiques nous permettent de savoir (comme en témoigne la première partie de ce texte) et comment ça « résonne » existentiellement pour chacun (son appréhension de la vie et de l'idée du « bonheur »). Bref, la lecture scientifique devrait être ainsi complètement articulée à un travail philosophique, dès la sixième.

Vraisemblablement, le travail scolaire – entre les murs de l'école – ne peut, quelle qu'en soit la qualité, suffire. On ne peut se préoccuper du monde sans aller à sa rencontre. Or, cela ne se fait pas si facilement, dans le contexte d'une vie urbanisée et virtualisée (notamment pour les adolescents). Il est donc pertinent de mettre en place un véritable contrat entre établissements scolaires et entreprises, du moins avec celles d'entre elles qui mobilisent ces fameux liens que nous évoquions plus haut : liens de solidarité, liens avec le vivant. Des activités régulières (une fois par semaine), engageant un travail et une responsabilité, devraient permettre aux adolescents de sentir, d'éprouver concrètement à la fois la force du lien, la résilience qu'il permet (tant sur le plan humain que sur le plan écologique) et leur propre capacité à soutenir et faire vivre ces liens.

Mais ces propositions ont une limite forte : l'école a un pouvoir d'influence assez faible sur les enfants (et plus encore sur les adolescents), notamment quand la famille n'investit pas les valeurs portées par cette école. Or, l'éducation des enfants peut être aussi un moyen de remonter jusqu'aux parents. L'urgence est telle, d'une part, et les circuits de la transmission sont tellement bouleversés, d'autre part (loin de la verticalité descendante traditionnelle), que ce renversement est possible : les enfants peuvent sensibiliser leurs parents. Cela suppose que l'école fasse une autre place à ces derniers et qu'elle organise des moments de partage où les enfants présentent leur savoir et leurs activités. Cela aurait le double avantage de valoriser et de motiver les enfants, et d'impliquer les parents, à la fois par l'influence de leur enfant, mais aussi par la force d'entraînement du collectif.

Enfin, nous pouvons remonter vers les sources enfantines. Cette période (avant le collège) est délicate, car une information et une mobilisation trop précoces peuvent défaire ce temps d'irresponsabilité dont l'enfant a besoin pour se construire, suffisamment en sécurité. Il s'agit donc de travailler autrement, plus dans l'implication sensible que dans la mobilisation citoyenne. Dans cette direction, Jacques Tassin a ouvert une belle voie dans son ouvrage *Pour une écologie du sensible* (Odile Jacob, 2020). Il s'agit de prêter attention et de prendre soin du vivant, à proximité de soi et à son échelle. Loin des précautions sanitaires devenues paralysantes, il s'agit de faire des écoles des petits laboratoires du vivant, avec la présence de différents animaux, qui aillent des insectes aux poules (par exemple), dont on puisse comprendre la place dans une *chaîne* dont nous dépendons nous-mêmes (faire pousser des graminées, nourrir les poules avec, cuisiner avec les œufs de ces poules, etc.). L'éducation, là encore, doit *tisser des liens* et permettre à l'enfant de se *sentir* solidaire, dépendant, avant même d'avoir à le penser.

Renaud HÉTIER et Nathanaël WALLENHORST



Retrouvez le dossier « **Écologie et développement durable** »
sur www.revue-etudes.com